BIOGRAPHY

I

M. R. PROUST

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE CHIRURGIE

GUSTAVE RICHELOT

1844-1924

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

Gustave RICHELOT

(1844-1924)

M. R. PROUST

SECRÉTAIRE GÉNÉRAL DE LA SOCIÉTÉ NATIONALE DE CHIRURGIE

GUSTAVE RICHELOT

1844-1924

MASSON ET Cie, ÉDITEURS

31123

GUSTAVE RICHELOT

(1844-1924)

Messieurs,

Nous allons célébrer aujourd'hui la mémoire d'un des plus célèbres parmi nos anciens présidents, celle de Gustave Richelot qui fut également président du Congrès français de Chirurgie et président de l'Académie de Médecine. Cette grande figure, belle entre toutes, évoque une époque particulièrement active de la Chirurgie où, à la suite de l'impulsion de Terrier, les opérations viscérales deviennent réalisables et où, en gynécologie, des hommes comme Richelot, comme Pozzi, comme Bouilly, creusent un sillon particulièrement fécond en donnant à la Chirurgie française une allure partout admirée.

Quand un tel initiateur est en même temps un homme d'une haute intelligence, d'une grande action rayonnante, un véritable artiste, d'une bonté et d'un sentiment du Devoir sans égal, on comprend la joie qu'on éprouve à raconter l'histoire de sa vie et on conçoit le respect dont on entoure ses gestes.

Cet épanouissement prodigieux de qualités était l'aboutissement, si je puis dire, d'une longue lignée familiale ; en montrant la force et la vigueur des belles familles françaises, ce fait est pour nous tous un élément de réconfort et d'espoir dans l'avenir.

* * *

Cette famille Richelot qu'il illustra à un tel point remonte aux plus hautes époques de notre histoire. M^lle^ Richelot, qui porte au suprême degré le respect des traditions familiales, qui sont chez elle l'objet d'un véritable culte, a bien voulu mettre à ma disposition un très remarquable et très complet relevé généalogique qui m'a permis de venir reconnaître des ascendants directs de notre défunt président jusqu'en plein xv^e^ siècle, exactement en 1478, dans la belle période du splendide *Quatro Cento*, si bien que le premier des Richelot se trouvait un contemporain de Carpaccio et que, quand il est né, Giovanni Da Fiezole, le célèbre Fra Angelico, venait à peine de disparaître ayant terminé son œuvre magnifique depuis une vingtaine d'années.

Sans vouloir me laisser tenter par cette coïncidence qui limite à cette année 1478 les recherches patientes qui ont permis de reconstituer l'histoire de la famille Richelot, ce rapprochement de dates a tout de même une puissance poétique réelle, car nous verrons tout à l'heure que les qualités intellectuelles merveilleuses d'un Richelot et toute sa tradition de perfection et d'art en font un homme de la Renaissance, de la Renaissance pour laquelle, du reste, il a toujours eu une véritable prédilection. Chacun de nous porte en effet en lui, gravé dans son inconscient et dans son cœur, un souvenir particulièrement vif d'une des grandes époques disparues de notre histoire où il a pré-existé en la personne de ses ascendants, comme dirait Jack London.

De ce Jean Richelot qui vivait ainsi au XV^e^ siècle dans le fond du Poitou, dans le domaine de la Raisnerie, naquit un fils François, et nous allons voir que, de génération en génération, une naissance masculine assurera toujours la permanence du nom, comme si une mystérieuse loi salique avait présidé à la lignée des Richelot. Ce fils François fut le père d'un Jean Richelot, le grand-père d'un Gaspard Richelot, l'arrière-grand-père d'un Gilles-Mathurin Richelot dont le fils Guy-Marie devint notaire du Roy et inaugura ainsi, si on peut dire, les traditions officielles de la famille. Ce notaire du Roy qui vivait à la fin du Grand Siècle et en avait pris les habitudes de majesté eut un fils, Antoine, qui, lui, vécut au début du XVIII^e^ siècle. Il fut vénéré des siens à ce point que ce prénom d'Antoine pendant trois générations resta comme un talisman et que les aînés le portèrent toujours. C'est à ce moment-là que la vieille famille du Poitou dont certains membres avaient à l'origine émigré en Lorraine se fixa en Bretagne et que s'imprima dans l'esprit de ses membres cet amour de l'Armorique et de ses paysages qui parlent tant à l'âme. Nous devions retrouver chez Gustave Richelot, qui aimait par-dessus tout sa propriété de la Bernerie, cet amour passionné du ciel breton. Antoine eut un fils, Antoine-Guy et un petit-fils, Gustave-Antoine, né en 1807, qui devait être le père du grand Richelot. Ce Gustave-Antoine appartenait déjà à la grande famille médicale, contemporain de Dupuytren. Il fut médecin inspecteur au Mont-Dore, et dans cette ville comme à la Bourboule deux rues perpétuent son souvenir. C'est à lui que nous devons la fondation de l'*Union médicale*. Ce fut également lui qui dirigea les études de notre futur président.

*
* *

Celui-ci, né en 1844, eut une enfance très studieuse. A onze ans il avait eu une forte crise de ce que lui-même diagnostiqua rétrospectivement beaucoup plus tard être une appendicite, mais qu'on décora alors du nom de coliques de *miserere* et de péritonite sans cause. Lorsqu'il fut guéri, son père le fit entrer à Paris au Lycée impérial Bonaparte, actuellement Lycée Condorcet, où il fut un très brillant élève. On peut dire qu'il fut vraiment « l'honneur de son lycée et l'exemple de ses camarades ». L'étude des palmarès de cette époque est bien intéressante et nous prouve que, malgré qu'il

soit de mode aujourd'hui de plaisanter les forts en thème et de négliger les résultats scolaires, on trouve presque toujours, à l'origine des études de ceux qui plus tard se sont illustrés par leur savoir et leurs découvertes, la preuve de leurs dispositions précoces et de leur aptitude au travail.

En 1859, étant dans la classe de quatrième, Gustave Richelot remporte six premiers prix; l'année suivante, il a entre autres le premier prix de version grecque et de thème grec. Comme notre grand Lecène, il restera toute sa vie un helléniste convaincu. Les prix de vers latins, d'histoire, de version latines, un accessit de dessin viennent compléter ses brillantes récompenses. Et dès cette même année 1860, il remporte au Concours général un premier prix de version grecque et des accessits de version latine et de vers latins.

J'ai pu avoir entre les mains le palmarès de cette année 1860, rendant compte de la distribution des prix au Lycée impérial Bonaparte, avec dans les termes une certaine grandiloquence qui sonne d'une manière un peu désuète. Jugez-en plutôt : « Aux termes de l'Arrêté de Son Excellence le Ministre de l'Instruction publique et des Cultes, en date du 18 juin 1860, les prix ont été distribués aux élèves du Lycée impérial Bonaparte, le 10 août, sous la présidence de M. le Général de Division Allard, président de la section de la Guerre et de la Marine au Conseil d'État, assisté de M. Alexandre, inspecteur général des Études. Son Excellence le Maréchal Magnan et le marquis d'Audiffred, président de la Cour des Comptes, membre du Comité du Haut Patronage du Lycée, ont pris place à leurs côtés. »

Ce qui nous intéresse particulièrement, c'est de voir par exemple l'élève Gustave Richelot avoir le premier prix de version grecque au Concours général avec une traduction de Théon sur la valeur des fables. Rien que dans la façon de traduire, on sent déjà dès ce moment l'élégance de pensée, de style, et même si je puis dire de présentation d'un Richelot. Le chapitre de Théon commence en effet ainsi : Μυθος εστι λογος ψευδης εικονιζον αληθειαν.

La traduction littérale en est : « La fable est un discours mensonger représentant la vérité », et encore, dans le mot « représentant », traduction exacte de εικονιζον, il y a le sens d'image ou d'idée évoqué par le radical Εικων. Gustave Richelot traduit ainsi : « Une fable est un récit mensonger, sous l'apparence duquel est cachée une vérité. »

C'est exact et c'est charmant, et nous comprenons là la raison de ses succès scolaires.

Mais je vais m'arrêter dans l'énumération de tous ces prix, quoique je veuille noter que le peintre Chazal ayant réuni dans un même cours les élèves de seconde et rhétorique, c'est à Gustave Richelot, encore en seconde, qu'est attribué le grand prix de dessin. Cette même année, au Concours général, montrant la continuité de son effort et la justice des décisions, il obtient un premier prix de thème grec et un deuxième prix de narration latine.

C'est en rhétorique que devait particulièrement se révéler le parfait humaniste que serait plus tard Richelot.

Ainsi dès son arrivée dans cette classe, malgré la lutte qu'il a à soutenir contre les élèves vétérans, il arrive en tête de liste. Et il avait des concurrents tels que Leroy-Beaulieu, Edouard Drumont, Gaston Humbert, de Pont-Martin, Roger Alexandre, pour ne citer que les principaux. Cette même année il fait un brillant discours en vers latins à la Saint-Charlemagne et a encore de nombreuses nominations au Concours général.

Certes, notre ancien président avait une prodigieuse facilité, mais il n'aurait pu arriver à de tels résultats sans une grande ardeur au travail qui lui permettait de tout obtenir de l'utilisation de ses facultés naturelles. Je pense que cet amour du travail était inné en lui et découlait vraisemblablement de sa nature même.

Mais cette semence avait été prodigieusement développée par l'action paternelle. Son père Gustave-Antoine, que nous avons déjà vu médecin inspecteur au Mont-Dore, était en effet un apôtre du travail. Toute sa vie aux côtés de sa femme, Clémence Bonnal, dont notre président semble avoir par hérédité reçu l'apport de ses qualités musicales, il fut le bon et remarquable ouvrier de sa profession. Malgré tant d'années écoulées au Mont-Dore comme à la Bourboule, son souvenir est resté vivant, et les deux rues qui, dans l'un et l'autre endroit portent son nom, servent plus à honorer sa mémoire qu'à sauver de l'oubli ce nom qui n'y entrera jamais.

C'est à cet amour du travail que Gustave-Antoine Richelot dut de pouvoir, vers 1856, surmonter l'immense chagrin que lui causa la mort d'une fille âgée de quatorze ans, de deux ans l'aînée de notre président C'est alors que M. Richelot père, pour resserrer encore, si je puis dire, les liens de la famille, fit construire sur la baie de Bourgneuf, juste en bordure de la mer sur la falaise, sa petite maison de la Bernerie. Cette maison, après avoir été le foyer du père, devait devenir la retraite aimée du fils et maintenant les enfants, à leur tour, y vont chercher le souvenir adoré des chers disparus.

En effet, cette maison que son père avait tant aimée devait devenir pour Gustave Richelot le refuge de sa vieillesse. Tout jeune, il venait s'y reposer pendant les vacances et profiter de ce pays auquel il fut toujours très attaché. Là ses parents, pour satisfaire son goût de la musique, font venir un jeune musicien qu'ils hébergent et avec qui il aura l'occasion tant de jouer à quatre mains que de préparer des concerts. La musique est en effet pour Gustave Richelot encore collégien, non seulement une distraction qui le repose un peu, dans sa recherche passionnée de travail, mais aussi un amour sous le signe duquel s'oriente son âme vers la beauté. Comme tout ce qu'il faisait il le faisait à fond, ce goût de la musique l'entraîne bientôt vers des études très poussées et il était déjà un pianiste de grand talent quand il commença sa médecine.

Plus tard, quand notre jeune étudiant sera devenu interne des hôpitaux de Paris, il ira prendre des leçons d'harmonie avec César Franck auprès de qui on peut dire qu'il trouva l'inspiration de son merveilleux quintette, lequel devait obtenir le Prix de la Ville de Paris. Ses différents morceaux de musique et ses nombreuses orchestrations furent souvent exécutés dans

les grands concerts. Simultanément par conséquent, science et musique, mais aussi dessin et peinture, réalisation de croquis, évocation de charmants paysages ; on peut dire, comme nous le formulions tout à l'heure, que c'était vraiment un merveilleux cerveau de la Renaissance.

En 1868, il arrive premier à son internat. En finissant celui-ci en 1872, il obtient la médaille d'argent et est nommé aide d'anatomie. Il est prosecteur en 1874. L'année d'avant il a passé sa thèse sur la péritonite herniaire et ses rapports avec l'étranglement. Il réfute la doctrine du pseudo-étranglement soutenue par Malgaigne, montre les dangers de la temporisation dans les hernies étranglées et préconise une hâtive intervention, montrant par là la sûreté de son jugement et la valeur de son tempérament chirurgical.

En 1875, il publie dans les *Archives de Physiologie* un important travail sur les nerfs collatéraux des doigts et l'origine des collatéraux dorsaux. Cette véritable découverte anatomique le conduit à observer soigneusement les phénomènes consécutifs aux plaies des nerfs de la main.

La même année, il publie une thèse d'agrégation très remarquée sur la pathogénie, la marche et la terminaison du tétanos. Il ne sera nommé que trois ans plus tard, en 1878, sur son célèbre travail : « Les tumeurs kystiques de la mamelle ». Deux ans plus tard, en 1880, il est chirurgien des hôpitaux.

Cette année 1880 correspond à ce qui allait être un grand essor de la chirurgie abdominale. Souvenons-nous, en effet, que Duplay, qui allait consacrer huit années de labeur ininterrompu à la publication du *Follin et Duplay*, avait fait connaître en 1879 trois cas d'hystérectomie pour fibrome. A la même époque Terrier, qui venait en 1878 d'arriver chef de service à la Salpêtrière, avait, ainsi que Gosset le rappelle d'une façon si émouvante dans ses travaux de clinique chirurgicale, transformé l'appartement réservé autrefois au chirurgien en chef de la Salpêtrière en un service d'isolement où il pratiquait avec succès les ovariotomies. Ces séances d'ovariotomie sont restées justement célèbres et Richelot venait s'y imprégner de la science nouvelle, des techniques si soigneuses de Terrier. On voit donc qu'avec ses goûts, son amour du travail, ses besoins de réalisation et de création continue, Richelot avait tout ce qu'il fallait pour arriver jeune. Cette arrivée rapide eut également pour l'orientation de sa vie et de sa destinée une autre conséquence heureuse. Richelot, en effet, aimait en silence M^lle^ Prègre, dans la famille de laquelle il était reçu et apprécié mais n'osait pas se déclarer tant que le succès n'avait pas au concours couronné ses efforts. Aussi, dès qu'il fut arrivé, put-il marquer cette année 1880 d'une double pierre blanche et, quelques mois plus tard, il se mariait à trente-sept ans, agrégé, chirurgien des hôpitaux et doué du plus bel avenir.

Il commence alors à se créer un foyer où son goût de l'art s'allie à son sens parfait de l'harmonie. Il a là le repos dans un cadre qui lui plaît avec la femme au grand cœur qui charma toute sa vie. Il mène la vie active du chirurgien en vedette surmené de son travail d'hôpital, de clientèle et de l'élaboration de ses travaux scientifiques. Toujours accueillant et courtois

avec les humbles, il est adoré de ses élèves, leur témoigne à tous une bonté sans mélange et sa simplicité avec chacun est un charme de plus. Malgré deux piqûres anatomiques qui ont mis sa vie en danger et l'ont fait grandement souffrir, il est d'une humeur toujours égale, gai et enjoué.

L'antisepsie et le pansement de Lister, que Richelot avait étudiés à trois reprises et avec le plus grand soin dans l'*Union Médicale* (le journal fondé par son père), lui permettent d'aborder les opérations les plus graves et de prendre ainsi rang parmi la brillante phalange à laquelle l'Ecole française doit d'avoir réalisé sa renommée mondiale.

C'est en effet en cette année 1881 que Lucas-Championnière était devenu chef de service à l'hôpital Tenon, pouvant faire la démonstration dans son service de sa technique d'application de la méthode listérienne qu'il avait été jusque-là obligé de démontrer dans les services des autres et dont il défendait la valeur avec une farouche dialectique à la Société de Chirurgie depuis 1875.

Cette campagne ardente de Lucas Championnière remontait à plus de douze ans déjà, car c'est en août 1868, l'année même où Richelot était arrivé le premier à l'internat, que Lucas-Championnière était parti à Glascow passer un mois dans le service de Lister pour y apprendre la méthode listérienne. C'est en janvier 1869 qu'il proclamait dans le journal des Championnière son admiration pour la méthode et c'est en lisant cet article que Richelot eut la révélation de ce que pourrait être la Chirurgie de l'avenir.

Il devait plus tard retrouver Championnière auprès de son maître Terrier, car on sait que Terrier, Périer et Berger avaient avec Lucas-Championnière créé une équipe, une association pour la pratique des laparotomies. Il est donc juste de dire que cette période de 1868 à 1881, qui pour Richelot correspondit à son entrée dans la grande famille de l'internat, chapelle de la science, jusqu'à son arrivée aux hôpitaux, est la période de la grande formation de la chirurgie française moderne, antiseptique d'abord, et qui devait arriver à son triomphe ultérieurement grâce à l'asepsie de Terrier, laquelle devait transformer les possibilités et les résultats de la chirurgie.

*
* *

Ainsi imprégné de la chirurgie antiseptique et confiant dans la science apprise auprès de ses maîtres, Richelot, jeune chirurgien des hôpitaux, réalise avec une parfaite technique les interventions considérées comme les plus nouvelles. Il pratique avec succès, en 1881, la thyroïdectomie qui était encore une opération d'une extrême hardiesse chirurgicale (pensez que c'est en cette même année 1881 que Championnière pratiquait sa première cure radicale de hernie en dehors de l'étranglement). Après cette thyroïdectomie, Richelot continua d'étudier cette intervention avec le soin méthodique qu'il apportait à toute chose et quatre ans plus tard, en 1885, il faisait sur la thyroïdectomie un travail très important et depuis demeuré classique.

En 1882, il publia un beau cas de suture intestinale et décrivit son procédé personnel pour guérir les fistules du canal de Sténon. Cette même année, il s'occupa pour la première fois d'une question dont il ne devait plus jamais abandonner l'étude, la laryngotomie intercrico-thyroïdienne qu'il proposa de substituer, dans la plupart des cas chez l'adulte, à la trachéotomie classique.

*
* *

Nous arrivons maintenant à l'année suivante, 1883. Puisque nous tâchons de nous remémorer le passé, d'en faire la « coupe » (comme dit Paul Morand), imaginons-nous ce que pouvait être une séance analogue à celle-ci se tenant en 1883, c'est-à-dire il y a juste cinquante ans. Le président sortant, M. Léon Labbé, dont le souvenir toujours si présent parmi nous a refleuri, si l'on peut dire, dans la grande lignée des Lermoyez et des Chevassu, se félicitait de voir, pour l'année 1883, la rédaction des procès-verbaux confiée comme secrétaire annuel à M. Périer, le maître vénéré de Mouchet et de moi-même, et à M. Lucas-Championnière, au nom inoubliable.

Le mercredi suivant, le 24 janvier, il y a cinquante ans moins six jours exactement, M. Labbé cédait la présidence au président élu, M. Guéniot, si bien que M. Guéniot qui a été si noblement fêté à l'Académie de Médecine pour son centenaire par des hommes comme M. Achard et Pierre Duval, mérite d'être fêté ici aujourd'hui, et nous devons le faire, pour le cinquantenaire de sa présidence.

Cette régularité de notre séance annuelle, cette permanence des rites qui accompagnent les changements de présidents font partie de la haute tradition dont s'honore notre Compagnie et par la cristallisation de tant d'habitudes émouvantes donne une force constructive à ces souvenirs respectueux et que nous espérons permanents.

*
* *

Si, du reste, nous écoutons le discours de M. Guéniot, nous pourrions nous croire à aujourd'hui. C'est qu'en effet, de même que la merveilleuse vitalité de M. Guéniot le maintient parmi nous, ses paroles de 1883 sont d'une frappante actualité; jugez-en plutôt : « Depuis un certain temps, les divers travaux qui nous sont adressés ou directement communiqués se présentent en si grand nombre que chaque semaine l'ordre du jour devient inépuisable. Pour vous donner un aperçu de cet encombrement de richesses, il me suffira de vous dire que tel de nos collègues avant d'obtenir son tour de tribune s'est vu reporter, de séance en séance, pendant près de cinq mois ; que tel autre, moins favorisé, n'a pu jusqu'ici vous communiquer une étude clinique dont la rédaction était terminée en mai dernier; enfin, que plusieurs de nos correspondants ont pu croire égarées des pages qu'ils nous avaient adressées de longs mois avant que leur reproduction figurât dans nos Bulletins. »

Nous pourrions trouver là, Messieurs, une excuse toujours valable pour

l'encombrement de nos ordres du jour et je pourrais me tourner vers nos jeunes collègues, ces rois impatients de la chirurgie, en leur disant : « *Et nunc, reges, intelligite; erudimini, qui judicatis terram.* »

Si je me suis arrêté à cette année 1883, c'est, d'une part, qu'elle permet d'envoyer le salut respectueux de la Société au Cinquantenaire de la présidence de M. Guéniot, pour qui nous avons tous une profonde vénération, c'est d'autre part, parce que c'est en cette année 1883 que fit, si je puis dire, ses débuts de membre titulaire, M. Richelot, qui avait été élu membre de la Société nationale de Chirurgie, le 6 décembre 1882. Il débute, en cette année 1883, par un rapport sur une observation d'arthrite suppurée tibio-tarsienne de M. Millot-Carpentier, qui avait nécessité une amputation de jambe. Puis, bientôt, ce sont ses communications si remarquables sur les tumeurs kystiques, sur l'innervation collatérale, sur l'action du traumatisme, sur le paludisme où déjà l'on sent la valeur didactique merveilleuse qui devait donner tant de prix à tous ses ouvrages.

Un de ses sujets favoris sur lequel, dans le cours de cette année 1883, il eut une intéressante discussion à la Société de Chirurgie avec son ami Pozzi, était l'étude des fonctions du membre inférieur après les fractures transversales de la rotule et le rôle de l'insuffisance musculaire du triceps dans l'impotence fonctionnelle qui suit ces fractures. Il s'en occupa en 1883, en 1885, en 1891. Un de ses travaux les plus développés a paru dans l'*Union médicale*, en 1885. Une autre question qui l'a vivement intéressé, c'est l'arthrotomie dans le traitement de certaines infections du genou.

* * *

Richelot, un des premiers, eut l'idée excellente pour pratiquer la cure radicale des hernies congénitales ou des hydrocèles de même nature de faire la résection complète du conduit vagino-péritonéal et, grâce à l'antisepsie et à la scrupuleuse propreté personnelle qu'il avait apprise de Terrier dont il était le digne élève, il put réussir avec un succès constant ces différentes interventions et montrer au Congrès de Chirurgie, en 1888 et 1892, la valeur entre ses mains de la cure radicale des hernies et l'excellence de ses résultats éloignés. Demons était, à ce moment, président du Congrès de Chirurgie (1892). Dix-sept ans plus tard, Richelot devait le devenir à son tour (1909).

En chirurgie intestinale, Richelot imagina un procédé de section extemporanée de l'éperon dans la cure de l'anus contre nature ; il chercha à définir les indications de l'extirpation du rectum par la voie sacrée ; il attira enfin l'attention sur divers points du diagnostic de l'appendicite et étudia spécialement l'appendicite tuberculeuse.

Avec son esprit à vision claire et à décisions rapides, il fit une critique serrée des anciennes méthodes et recommanda l'abord direct des kystes hydatiques du foie. Il fut un des premiers à pratiquer la splénectomie.

La chirurgie plastique tenta cet esprit ingénieux et il opéra plusieurs cas complexes d'épispadias et d'exstrophie vésicale.

Il existe également de lui une étude très complète sur le traitement de l'ectopie testiculaire.

* * *

Mais je m'arrête dans cette énumération des travaux si divers qui fournirent l'occasion à Richelot de montrer les ressources infinies de son esprit chirurgical et la maîtrise avec laquelle il pratiquait son art.

J'ai hâte, en effet, d'en arriver à la spécialisation dans laquelle Richelot comme Pozzi se montra incomparable : la gynécologie. Mais s'ils brillèrent tous deux d'un tel éclat, c'est à cause de la valeur de leurs travaux antérieurs de chirurgie, car, sans profonde culture générale, toute spécialisation est mauvaise.

En 1885, Richelot publiait son premier cas d'hystérectomie vaginale pour cancer, opération qu'il devait vulgariser et rendre aisée par l'emploi systématique des pinces à demeure.

Cette question de l'utilisation des pinces à demeure dans l'hystérectomie vaginale devait le conduire à une lutte retentissante avec Péan. Péan avait en effet pratiqué sa première hystérectomie vaginale avant même que Demons n'eût pratiqué la sienne à Bordeaux; et il tenait beaucoup à cette priorité que Richelot, du reste, lui laissait volontiers. L'opération de Péan, telle qu'on peut s'en rendre compte par la lecture de la Thèse de Gomet sur l'Hystérectomie vaginale en France (juillet 1886), ne comportait pas du tout à ce moment-là l'emploi systématique de pinces à demeure, méthode que Richelot devait recommander, s'inspirant d'un cas de Bœckel. Celui-ci avait dès le 26 octobre 1882, et par nécessité, laissé des pinces à demeure sur des vaisseaux que les fils ne pouvaient atteindre. Richelot, lui, comme il l'a formellement déclaré au Congrès français de Chirurgie, en 1886, considérait qu'en se servant de pinces à demeure dans l'hystérectomie vaginale il n'avait fait « aucune invention » et que ses droits de priorité se réduisaient à la formule : « emploi systématique des pinces à demeure et suppression de toute ligature, non pas à titre d'expédient et dans les cas difficiles, mais toujours et comme procédé d'élection ». La forcipressure était une question au sujet de laquelle la susceptibilité de Péan était extrême et il ne cessa à cette époque de se plaindre de Richelot dans les termes de l'indignation la plus vive. Il alla jusqu'à écrire au Dr Dudley, de Chicago, une lettre qu'il rendit publique et où il se plaignait, dans les comptes rendus de la Société américaine de gynécologie, de l'attitude de ses collègues français. Richelot mit une fois de plus avec beaucoup d'élégance les choses au point dans une lettre adressée au directeur de la *Gazette des Hôpitaux*, le Dr Lesourd, et publiée le 20 avril 1889, lettre qui obtint l'approbation générale.

* * *

Jusqu'en 1891, Richelot réserve pour ainsi dire l'hystérectomie vaginale à la lutte contre le cancer au début, puis à partir de cette époque, tout en continuant à opérer les cancers du col par voie vaginale, il pra-

tique également l'hystérectomie dans les cas de lésions annexielles ou de tumeurs fibreuses, si bien qu'au bout de trois ans il put publier un important volume intitulé : *L'hystérectomie vaginale contre le cancer utérin et les infections non cancéreuses*, dans lequel on trouve, avec des détails précis de sa technique, les observations de 274 interventions. Deux ans plus tard, il dépassait le chiffre de 500 opérations.

Richelot ne fut pas seulement un grand vaginaliste, un magicien de la voie basse; ceux qui l'ont vu opérer garderont le souvenir de sa virtuosité prodigieuse, jamais égalée, et qui faisait qu'entre ses mains une hystérectomie vaginale était plus précise qu'une opération de pavillon. Mais, malgré ses prodigieux succès par la voie basse, il n'hésita pas longtemps à faire campagne en faveur de l'hystérectomie abdominale, très redoutée encore de beaucoup de chirurgiens, mais dans laquelle, grâce à sa propreté minutieuse et à la rigueur de sa technique, il obtenait d'excellents résultats.

* * *

Aussi son service était-il très recherché par les élèves, qui se disputaient les places d'internes chez Richelot. Parmi ceux-ci, je dois citer tout spécialement Morestin. Toute sa vie, il rendit hommage à son maître Richelot. L'amitié de Richelot pour Morestin était également profonde et ce fut pour le vieux maître une tristesse immense quand il vit son élève disparaître si brusquement en février 1919, quelques jours après le beau discours dans lequel il avait évoqué le compte rendu des travaux de la Société nationale de Chirurgie pendant l'année 1918, c'est-à-dire pendant la guerre, montrant les importantes acquisitions scientifiques de Quénu concernant le shock des blessés, ceux de Sacquépée concernant la gangrène gazeuse et les travaux de Desplas et Riche sur l'anesthésie rachidienne.

Avec son habituelle modestie, il ne s'était pas cité lui-même; mais, en dehors de son immense contribution chirurgicale générale, la France doit rester éternellement reconnaissante à Morestin des merveilles qu'il a réalisées pour les grands blessés défigurés et je sais que je ne peux mieux célébrer la pensée profonde de Richelot qu'en exaltant la mémoire de mon cher camarade qui fut son élève préféré et aux obsèques duquel se voyait la longue théorie des malheureux mutilés de la face qui venaient pleurer leur sauveur.

* * *

Georges Laurens aussi fut parmi les internes de Richelot et il a gardé un souvenir inoubliable de l'année qu'il passa à Saint-Louis. En me parlant de son Maître vénéré au moment où j'étais en train de rédiger cet éloge, il m'expliquait que, dans l'admiration totale qu'il avait pour son Patron, il ne pouvait distinguer ce qu'il y avait de plus remarquable, de sa technique, de sa science, de son charme, tant le tout était au-dessus de la moyenne. Cette année-là, la salle de garde de Saint-Louis était mélomane: on y écoutait les remarquables violons des deux Terrien, Covile y faisait entendre sa

charmante voix de baryton. Les internes invitaient M. Richelot à venir assister aux véritables concerts qu'ils donnaient, et avec sa charmante courtoisie il ne s'y refusait jamais.

Barozzi aussi fut au nombre des élèves préférés de Richelot et encore notre collègue Gernez qui, si mes souvenirs sont exacts, prit à Saint-Louis son premier contact avec Morestin, alors assistant du service.

*
* *

En 1900, Richelot est nommé président de la Société nationale de Chirurgie. Mon ami Paul Morand a dit dans son charmant ouvrage que : « 1900 est une échéance, un jubilé, noces d'or du passé et de l'avenir ».

On peut dire qu'en chirurgie ce fut également un grand tournant de l'histoire ou plus exactement une soudure de la chirurgie ancienne qui avait presque tout découvert (on peut considérer que Terrier avait réalisé la formule de l'asepsie dès 1890) et de la chirurgie moderne qui allait tout appliquer et étendre l'action chirurgicale à des territoires nouveaux.

Richelot fut un grand président de cette époque de transition et, du reste, dans son discours, il disait : « Il faut songer, Messieurs, que nous entrons dans l'année de l'Exposition et que, plus que jamais, l'étranger nous regarde et nous guette; il faut lui montrer une chirurgie française toujours alerte et toujours sur la brèche. Nous avons le devoir étroit, nous, génération qui a tiré de l'ornière la chirurgie française, dans cette période douteuse qui s'étend des années 1875, 1876, 1877 à quelques années plus tard, de prouver que nous sommes toujours là, que nous n'avons pas assez vieilli pour déserter la lutte et la discussion passionnante et que nous portons toujours en nous l'âme de la France reconstituée. »

*
* *

Si j'ajoute que pour la première fois, cette année 1900, notre Société tenait séance dans son nouveau local, celui-ci, alors que les années précédentes ses anciens présidents se désolaient du vieil immeuble de la rue de Furstenberg, on se rend compte que Richelot avait raison de dire que la Société venait « de revêtir ses habits neufs » et qu'il lui semblait qu'il devenait président « dans des conditions tout exceptionnelles ».

Dans cette même séance, mon cher maître Pozzi, le président sortant, rappelant la construction de notre salle des séances par M. Tellier, l'habile architecte à qui nous devons la disposition de ces lieux, proclamait que la nouvelle demeure de la Société de Chirurgie était en rapport avec son importance magnifique.

Aujourd'hui, nous commençons à nous sentir un peu à l'étroit, mais cette constatation ne fait que démontrer l'importance croissante de la Chirurgie.

Pozzi, président sortant, Richelot, nouveau président élu, l'association de ces deux noms montre la place de la gynécologie dans le développement de la chirurgie française.

La présidence de Richelot fut une grande présidence, les thèmes les plus importants de la chirurgie y furent exposés. C'est cette année-là que vint en discussion la question de l'asepsie opératoire à propos d'une remarquable communication de M. Quénu, dans laquelle il insistait sur l'impossibilité presque absolue pour les chirurgiens de conserver des mains aseptiques après des contacts douteux et où il érigeait en principe la nécessité de gants imperméables.

M. Richelot présida avec son autorité toujours si souriante et si parfaitement courtoise à cette longue et belle discussion à laquelle prirent part vingt orateurs et qui s'étendit du 25 avril au 24 octobre. Grande discussion dans laquelle deux opinions adverses étaient soutenues : celle de M. Quénu montrant qu'il est impossible d'aseptiser les mains, qu'au contraire il est facile d'aseptiser les gants et que c'est une faute de ne pas en mettre ; celle de M. Delbet, exposée avec un grand brio, disant (je cite textuellement) « que la thèse soutenue par M. Quénu n'est cependant pas évidente par elle-même ; il y a matière à démonstration. Certes, le raisonnement est inattaquable, mais le point de départ est-il juste ? Ce point de départ, c'est l'affirmation qu'il est impossible de s'aseptiser les mains. En dépit des expériences nombreuses qui ont été faites à l'étranger, on ne peut pas considérer ce point comme définitivement acquis à la science... » car, à cette époque, M. Delbet était profondément convaincu qu'il était possible de s'aseptiser les mains d'une manière absolue, même lorsqu'on vient de manipuler des choses très septiques.

L'ensemble de cette très belle discussion se terminait par une splendide conclusion de M. Quénu faisant la démonstration et l'histoire de l'asepsie et précisant une fois de plus le rôle immortel de Terrier.

L'avenir de la chirurgie actuelle tout entière se trouvait précisé par la conclusion de cette admirable discussion. Elle permit également d'établir d'une façon définitive et indiscutable l'action de Terrier dans la création de l'asepsie. On sait que dans son beau livre, datant de 1890, intitulé *L'asepsie et l'antisepsie à l'hôpital Bichat*, le Dr Baudoin montre l'évolution créatrice des idées de Terrier et il expose la doctrine du Maître telle qu'elle avait été proclamée par lui-même, le 13 août 1890, au Congrès de l'Avancement des Sciences, tenu à Limoges, d'où date ce qu'on peut appeler « La Charte de l'Asepsie ». Songez qu'en 1898, seulement, Terrier put avoir son premier autoclave à l'hôpital Bichat, et que l'utilisation de champs opératoires, vaguement proposée en 1876 par Lucas-Championnière, ne commença à se répandre, sous forme de compresses phéniquées, que vers 1883. Terrier eut le grand mérite d'ajouter le premier l'ébullition à l'imprégnation phéniquée. Cette lente création continue de l'asepsie par Terrier montre toute la grandeur de cette époque si bien résumée par Quénu. C'est là une des thèses les plus intéressantes qui aient été exposées pendant le cours de la présidence de M. Richelot.

C'est également cette année 1900 qui voit l'apparition des agrafes de Michel.

Un beau succès opératoire obtenu par M. Bazy par laparotomie explo-

ratrice dans un cas de plaie de l'abdomen par coup de feu permet de soutenir cette même année la doctrine des interventionnistes exposée par Chauvel. Un autre beau succès opératoire de M. Pierre Bazy chez un malade laparotomisé pour rupture intestinale par coup de pied de cheval, quatre heures après l'accident, oriente l'opinion vers l'utilité de la laparotomie immédiate. M. Pierre Bazy avait noté un abdomen « dur comme du bois ». Et M. Terrier, malgré l'opposition de Delorme, disait : « Je pense comme M. Bazy que tout individu qui reçoit un coup de pied de cheval et qui présente de la rigidité de la paroi doit avoir le ventre ouvert. »

Ainsi, Messieurs, se construisait jour par jour en cette année 1900, grâce aux belles décisions opératoires d'un Bazy, grâce au besoin constructif de réfection des services comme Terrier et Quénu en donnaient la doctrine, la réalisation de la chirurgie moderne.

Dans son délicieux *1900*, Morand dit qu'il va décrire « les usages de ce peuple lointain qui portait la barbe et circulait en fiacre », et que c'est là un nouveau voyage qu'il va entreprendre « destiné à fixer la géographie d'un continent effondré, d'où n'émergent plus que quelques chapeaux hauts de forme ».

En Chirurgie, 1900 n'est pas si loin. Le 17 octobre, sous la présidence de M. Richelot, M. Lucas-Championnière présentait un mémoire de M. Romniceanu, correspondant de notre Société, où l'étude de la marche dans la coxalgie était déjà faite à l'aide du cinématographe. On voit que notre Société a toujours été à l'avant-garde du progrès.

* * *

En cette année 1900, Richelot avait comme interne notre ami Baumgartner, qui préside maintenant avec sa haute courtoisie de manières, sa grande élégance de pensée et sa rigoureuse droiture de caractère aux destinées de notre Syndicat de Chirurgiens des Hôpitaux.

A ce moment, il faisait partie de cette merveilleuse phalange du corps de l'internat, où se développe le meilleur de ce que nous tâchons de réaliser dans la suite.

Son patron Richelot l'avait emmené un soir d'hiver pour pratiquer avec lui une opération d'urgence dans un petit village sur les hauteurs du plateau de Langres. Ils étaient partis par le premier train, et par le jeu des correspondances ils se trouvaient, en revenant, obligés d'attendre en pleine nuit quelques heures dans une gare d'embranchements. Il neigeait dehors, la gare était déserte. Soudain, ils aperçoivent un piano et les voilà se mettant à jouer à quatre mains. Ils ont la chance de voir traîner dans un coin de la salle la partition pour piano de la *Symphonie Pastorale*, et les voilà tous deux voguant sur la musique, oublieux de tout ce qui les entoure, du froid qui les pénètre, transportés dans un rêve merveilleux pendant lequel les heures s'écoulent sans qu'ils s'en aperçoivent et, brusquement, quand arrive, en effet, le train qui doit les ramener chez eux, ils sont comme arrachés à leur rêve.

Baumgartner, qui m'a raconté ce détail au milieu des mille souvenirs qu'il a gardés de son vénéré Patron, conserve de cette nuit-là une impression comme d'un conte de Noël, tant la passion entraînante de Richelot pour la musique et sa maîtrise d'exécution l'avaient comblé d'aise pendant que lui-même se laissait aller à sa joie d'exécutant.

*
* *

En 1901, Richelot publiait un véritable traité : *La Chirurgie de l'Utérus*, qui faisait connaître sa pratique aussi bien par la voie haute (il avait, du reste, décrit un procédé très personnel d'hystérectomie abdominale totale) que par la voie basse, pratique qu'il démontrait à tous dans son Service de l'Hôpital Saint-Louis où on se pressait pour le voir opérer. C'est, en effet, à Saint-Louis qu'il fit son plus long séjour comme chef de service. Il y resta onze ans, de 1895 à 1904. Auparavant, il était resté cinq ans à Tenon et il devait rester, plus tard, deux ans à l'hôpital Cochin, de 1904 à 1906.

*
* *

En 1909, Richelot préside le Congrès français de Chirurgie. C'est le XXII[e] Congrès de Chirurgie, mais l'Association française de Chirurgie a déjà vingt-cinq ans d'âge. Seulement, tout à fait à son début, le Congrès ne se réunissait pas annuellement. Pour fêter ces belles noces d'argent, Richelot fait un grand discours sur l'évolution de la chirurgie depuis la fondation de l'Association et rappelant que Velpeau a dit un jour : « Sans l'érysipèle et l'infection purulente, les chirurgiens seraient des dieux », il reconnaît que l'érysipèle et l'infection purulente ont disparu, mais que nous sommes restés des hommes, et à ces hommes il prêche l'avantage de la chirurgie simple.

Car, au fond, Richelot est un grand classique, un amoureux de l'idée claire et distincte et qui a horreur de la complication.

Il repousse, toutefois, l'idée simpliste qui prétend trouver une explication mécanique et facile à des phénomènes encore obscurs, et avec une délicieuse ironie il fait une charmante critique de tout un lot de ces explications puériles. Mais, au fond, il est poursuivi par la terreur de la complication. Il est contre ce qu'il appelle la pullulation instrumentale, « ces formes infiniment variées qui prétendent répondre à tous les besoins de l'opérateur, faciliter chacun de ses mouvements, s'adapter aux moindres détails ».

Certains très grands opérateurs, très sûrs de leurs mouvements, ont été ainsi ennemis de la complication instrumentale et je me souviens encore de Segond, insistant sur l'étymologie du mot « chirurgien », disant que la chirurgie doit être avant tout un art manuel, et de notre collègue de Martel réalisant pour lui être agréable une hystérectomie avec un seul instrument.

Mais la science moderne, avec ses techniques très précises, a besoin d'instruments adaptés et je crois que le perfectionnement du côté mécanique de la chirurgie prendra de plus en plus d'importance dans l'avenir.

Cet amour de la simplicité avait poussé Richelot à se contenter comme stérilisation de l'ébullition de ses compresses dans une lessiveuse et de ses instruments dans de l'eau additionnée de carbonate de soude. Il avait même été jusqu'à refuser les autoclaves qu'avait fini par lui offrir l'Assistance publique, donnant lui-même à son service les lessiveuses dont il avait besoin. En s'appuyant sur les travaux de Pasteur, il considérait que l'ébullition prolongée était suffisante et, en renonçant à l'emploi des antiseptiques, il se rangeait dans la classe des aseptiques, où l'avait engagé Terrier, mais il ne le suivait pas jusqu'à l'asepsie renforcée dont le grand Maître avait établi les principes.

Toutefois, avec cette ébullition prolongée, grâce à sa grande propreté naturelle et à son extrême habileté opératoire, il obtenait de très bons résultats.

Cette horreur des complications, Richelot la portait dans la critique des procédés opératoires. Il voyait large et grand, et il était un adversaire résolu de ce que nous appelons à juste titre des procédoncules.

*
* *

En 1897, pendant qu'il était chirurgien de Saint-Louis, Richelot avait été nommé membre de l'Académie de Médecine. Il devait, vingt-quatre ans plus tard, en être le vénéré président, l'année même où le Gouvernement lui remit la cravate de Commandeur de la Légion d'honneur, en récompense de ses éminents services pendant la guerre.

Pendant la guerre, après avoir au début tâché de monter, dès août 1914, une ambulance à la Bernerie où il soigna de nombreux blessés, il se rendit compte très vite qu'il pouvait plus utilement déployer sa merveilleuse activité dans un grand centre et il revint à Paris où, de janvier 1915 à janvier 1919, il dirigea un important service chirurgical à l'hôpital Lariboisière, un autre à l'hôpital 124 et un troisième à l'hôpital 69.

Dans ces trois hôpitaux, il opère chaque jour et réalise lui-même plus de 450 opérations annuelles dans un seul de ces services. Coïncidence du reste impressionnante : les nécessités de la Grande Guerre lui ont fait reprendre du service à l'hôpital Lariboisière où il se prodigue pour soigner les blessés. Quarante-cinq ans plus tôt, en 1870, pendant la guerre franco-allemande, c'est déjà à Lariboisière que l'interne Richelot, avec la même ardeur, le même dévouement, le même courage, opérait nos malheureux soldats sous le feu de l'ennemi, peut-on dire, puisque, pendant qu'il opérait, un obus éclata et vint démolir l'autre salle d'opération qu'il venait de quitter.

Richelot, homme de tant d'énergie, de tant de courage, de tant d'activité, cachait, si l'on peut dire, cette énergie sous une affabilité sans égale et une courtoisie raffinée qui allait au cœur de chacun. Il suffit, du reste, de voir la belle expression de sa figure souriante et contemplative à la fois, telle qu'elle apparaît dans la vivante photographie que sa famille a donnée à notre Société, pour se rendre compte du charme que pouvait dégager un

tel visage et du rayonnement qui en émanait. Sa pensée rayonnait ainsi de par le monde.

Quand, vers 1900, les chirurgiens étrangers venaient voir ce qu'il y avait de nouveau et d'intéressant à Paris, en chirurgie abdominale, au milieu de tant de services vers lesquels les attirait la renommée des célèbres chirurgiens de cette époque, ils se dirigeaient bien volontiers vers l'hôpital de la Pitié, vers l'hôpital Broca ou vers l'hôpital Saint-Louis, pour voir opérer Terrier, Pozzi ou Richelot, et ensuite, de retour dans leur pays, ils répandaient l'influence des techniques enseignées par l'École française.

* * *

Le 4 janvier 1921, alors que l'Académie de Médecine était encore sous l'impression des belles fêtes de son Centenaire qui s'étaient si noblement déroulées et au cours desquelles, quinze jours auparavant, le Ministre de l'Instruction publique avait fait un si brillant éloge de l'Académie et des services qu'elle rend au Gouvernement, le Dr Richelot, invité par M. Laveran, président sortant, prenait possession du fauteuil de la présidence. Les quelques paroles qu'il prononça alors pour célébrer la gloire d'un Laveran et se féliciter qu'un tel homme eût été le président du Centenaire sont à retenir. En effet, il était fort heureux qu'un aussi grand savant se fût trouvé à la tête de l'Académie au moment de ces fêtes mémorables, car nul ne pouvait mieux que lui représenter la Science française devant l'étranger. Profitant de ce qu'il avait avec lui comme vice-président M. Bourquelot, le biochimiste bien connu, dont la valeur égalait la modestie, il se félicitait, lui, chirurgien, de se voir à la présidence de l'Académie précédé et suivi par deux hommes de science pure. Il y voyait la consécration de cette vérité que l'action thérapeutique et l'action chirurgicale ne sont que désordre et témérité, si elles ne prennent pour guide les recherches biologiques et si elles ne se laissent éclairer dans leur marche par les travaux du laboratoire. Le merveilleux discours qu'a fait au Congrès de Chirurgie de 1932 notre président Pierre Duval a montré les splendides résultats auxquels doit aboutir une union si féconde.

Une fois de plus, dans ses fonctions de l'Académie, Richelot fut un grand président, et par son travail et l'effort de sa pensée il servit de son mieux, comme il l'avait toujours fait par son exemple, par ses actes et par sa parole, le rayonnement de l'influence française.

* * *

Un exemple touchant de ce rayonnement nous est donné dans le fait suivant : le Dr Ortiz Cuno, avant de retourner s'installer à la Havane, avait longuement fréquenté le service de Richelot dont il avait été l'élève. Il a obtenu, voici près de deux ans, la reconstruction du grand hôpital qu'il dirige maintenant dans son pays et il a fait donner à la salle de gynécologie, d'une installation toute moderne, le nom de Richelot, tant pour honorer

son ancien maître que pour montrer tout ce que la gynécologie doit à la science française.

L'éclat dont cette cérémonie qui s'est déroulée en mars 1931, sous la présidence de M. Rais, ministre de France à La Havane, a été entourée montre la grandeur justement attachée au nom de Richelot et la valeur qu'on sait attribuer hors de France aux manifestations de reconnaissance envers le corps médical.

*
* *

Tel était si l'on peut dire l'homme public, le chirurgien admiré de tous que nous avons vu dans l'exercice de ses fonctions. Voyons maintenant si vous voulez l'homme privé, et cela le jour où il dut résilier ses fonctions hospitalières. Quand l'heure de la retraite sonna en 1906, rien ne trahit, grâce à sa maîtrise, le regret de quitter le cher hôpital, quoique sa tristesse fût bien grande. Son énergie le sauva, son activité ne se ralentit point. Il continua à accueillir ceux qui souffraient, à se dépenser pour eux, à rendre service à chacun. Ses loisirs devenant toutefois et forcément plus fréquents, il s'adonna davantage à sa chère musique et composa de nombreux morceaux. Il entreprit également un ouvrage qu'il n'aura du reste malheureusement pas le temps d'achever sur le langage articulé et la pensée, sujet qui l'avait toujours passionné.

Je ne puis à ce propos m'empêcher de comparer cette grave et belle préoccupation intellectuelle avec celle de Lecène toujours troublé, toujours à la recherche d'une solution de la question si passionnante de l'origine de la science et des concepts. Ces deux grands cerveaux, après avoir dégagé les règles de leur art, voulaient intégrer les monuments de savoir qu'ils avaient établis dans un système général de connaissance digne de leur lumineuse pensée.

Richelot tâcha même de déterminer les rapports de la musique, de la sensation et de la pensée. Ceci à propos d'un livre très intéressant que venait de faire paraître M. Jules Combarieu, chargé du cours d'Histoire de la musique au Collège de France, livre qui s'appelait : *La Musique, ses lois, son évolution.* Richelot fit à ce propos paraître une petite brochure qui commence ainsi : « Cher Monsieur, j'ai lu votre livre; j'ai passé dans votre intimité quelques heures charmantes... Une idée directrice qui reparaît à chaque page et qui vous tient au cœur a fixé mon attention; c'est un point, un très gros point sur lequel je vous demande la permission de batailler avec vous. » Bataille courtoise s'il en fut, mais bataille très intéressante où l'on reconnaît bien l'esprit scientifique, rationaliste et classique de Richelot s'opposant à l'esprit intuitif de Combarieu qui présentait une séduisante conception de la musique, conception pour laquelle j'avoue avoir de la faiblesse et de la partialité. Voyons le débat qui est fort intéressant en soi et qui nous permettra une fois de plus d'apprécier la lumineuse intelligence de Richelot. Combarieu voulait en somme démontrer, et Richelot le précise clairement, que *la musique est l'art de penser avec des sons.* Richelot dit même que la pensée musicale serait alors une *pensée sans concept.* Evi-

demment, cristallisée sous cette dernière forme, la formule est contradictoire et les philosophes avec lesquels se range Richelot nous diraient avec raison qu'on ne pense qu'avec des concepts. Mais il est évident aussi pour ceux qui aiment profondément la musique qu'il existe un moment où elle nous permet de sortir de nous-mêmes et de communier directement avec la pensée de celui qui l'a écrite. La monade ne réfléchit plus simplement une vue personnelle de l'univers, elle se fond directement par le miracle de l'art avec la monade créatrice. Cette façon de sortir de nous-mêmes, grâce à la musique qui nous permet de concevoir, comme mon Frère l'a souvent exprimé, qu'un monde musical aurait pu remplacer le langage articulé, est une idée chère à beaucoup de grands musiciens et je me souviens en particulier l'avoir approfondie au cours d'une longue conversation avec Cortot au sujet de la conception qu'avait mon Frère du langage musical. C'est dire qu'*a priori* je suis tout disposé à partager les idées de M. Combarieu, mais je n'en admire pas moins la merveilleuse dialectique de M. Richelot. Il entre du reste admirablement dans la pensée de l'auteur et comprend qu'il établisse que la pensée musicale, acte supérieur de l'intelligence, emploie un langage tout spécial pour exprimer la passion qui, maintenue à fleur d'âme par des concepts précis, nous pénètre avec une force beaucoup plus vive en voguant sur l'harmonie et agite notre âme d'un souffle qui semble né aux sources mêmes de la vie. Un Nietzche, un Fichte, un Hegel, un Schopenhauer ont ainsi pensé. On conçoit alors qu'on puisse considérer que le son soit l'âme des choses et que dans cet univers sans matière l'union des cœurs se réalise dans la musique. Ce sens profond de l'intuition si développé chez certains philosophes allemands et qui s'apparente à la splendide mystique des Primitifs, Richelot le rejette au nom du rationalisme, et quand Combarieu dit que le musicien nous fait revoir « la vraie réalité », l'âme intérieure, l'essence et le dedans des choses, ce qu'il y a de plus profond dans les êtres vivants, en ajoutant même « nous voilà en pleine magie », Richelot entreprend de combattre la magie au nom de la raison et il commence la réfutation de l'apophtegme : *La musique est l'art de penser avec des sons.* Il montre que tout d'abord la formule est séduisante parce qu'on la prend au figuré, mais on pourrait aussi bien dire que la peinture est l'art de penser avec des couleurs et « la sculpture l'art de penser avec du marbre ». Ce serait là de simples tautologies, dit-il, comme on en fait beaucoup dans la conversation courante. Je me permettrai toutefois de faire remarquer que, dans cette réfutation de notre vénéré président, il ne veut pas tenir compte du pouvoir évocateur de la couleur, de la ligne ou du son auquel il était pourtant lui-même si sensible, car sa vie se déroula dans un décor d'art merveilleux que seul pouvait réaliser un esprit aussi raffiné. Mais c'était en même temps un grand physiologiste, et au nom de la physiologie il combat la théorie sensationniste de Combarieu. Il lui reproche de croire que la même piqûre produise sur tout le monde le même effet. Il lui montre qu'il s'en faut de beaucoup ; car autant de systèmes nerveux, autant de manières de sentir la douleur des blessures comme les émotions de la musique. Et il lui explique combien la même impression

varie suivant les circonstances, l'état physiologique de nos tissus, les impressions qui l'accompagnent ou la précèdent; combien, en d'autres termes, la sensation est toujours le produit d'un rapport. Et il se base sur le fait qu'il n'y a pas besoin d'une pensée *sui generis* pour expliquer les variations de la douleur physique.

En un mot, Richelot qui a lui-même composé tant de belle musique, créé de ces motifs évocateurs qui nous font vibrer dans les profondeurs intimes de notre être, a une tendance à considérer qu'en agissant par l'intermédiaire de nos nerfs la musique se contente de nous disposer à la joie, à la tristesse, de nous secouer et de nous enivrer, « les images effacées se réveillent et nous font frémir; le langage complète notre émotion, lui donne sa dernière forme et son couronnement; alors nous parlons de grâce, d'héroïsme, de majesté ». Et il se plaint que Combarieu ait cherché à réfuter Diderot et Spencer quand ils ont soutenu la thèse qui consiste à voir dans la musique le développement de certains procédés naturels d'expression.

Richelot conclut que, quand nous restons avec Claude Bernard dans les limites de la connaissance humaine, nous n'ôtons pas de l'œuvre d'art le sens artistique, l'intelligence et la pensée. Et il se résume ainsi : de deux choses l'une : ou la pensée est une abstraction verbale qui désigne des faits et, en remontant la série, vous trouvez à l'origine la sensation, ou c'est une messagère du « monde des intelligibles » ; entre la métaphysique et le déterminisme, il faut choisir. Mais, maintenant, le déterminisme a perdu son ancien aspect de positivisme. Du fait de la conception actuelle de la matière et des règles de la relativité, une conception du monde exposée par un Perrin ou un Langevin est aussi poétique et évocatrice que les plus belles rêveries de la métaphysique. Par conséquent, je crois que de cette belle controverse qui montre la profondeur d'intelligence d'un Richelot et la grandeur d'intuition d'un Combarieu, il ne faut retenir que le splendide éloge de la musique auquel ils ont contribué l'un et l'autre et, dans le point particulier qui nous occupe aujourd'hui, cette constatation réconfortante de voir un des plus grands chirurgiens de son époque aborder avec une si belle aisance les plus hauts problèmes de la philosophie et de l'art.

C'est dans l'appartement qu'il habita à la fin de sa vie, 3, rue Rabelais, qu'on peut le mieux se rendre compte de ce goût merveilleux de l'art et de l'harmonie, un ensemble que seul était capable de réaliser un Richelot. Je me souviens encore du mois d'octobre de l'année 1909 où il donna comme Président du XXII[e] Congrès Français de Chirurgie la soirée traditionnelle dans ce merveilleux hôtel. Les portes largement ouvertes faisaient pleinement communiquer les trois salons et son cabinet de travail. C'est dans l'organisation de ce cabinet de travail qu'il se révélait tout entier et que le choix des objets d'art qu'il avait rassemblés nous fait comprendre comment il concevait la recherche de la beauté. La cheminée devant laquelle il travaillait est en réalité la lucarne Renaissance et splendidement ornée d'une vieille maison de Blois; au fond du contour de la lucarne est l'âtre de la cheminée. M. Richelot y avait fait placer une reproduction très bien

exécutée de ces belles chimères diaboliques qui, au toit de Notre-Dame, alternent avec les gargouilles. Au pied de la chimère, un dispositif ingénieux faisait rougeoyer au moyen d'une flamme de gaz ce qui semblait être des charbons incandescents, et l'ensemble était d'un effet décoratif merveilleux. Au mur, une très belle tapisserie du XVI^e^ siècle, et entre les deux fenêtres un meuble d'art bourguignon, en bois bien patiné, chargé de sculptures, et dont la forme arrondie fait penser à une chaire ou à un ambon. C'est dans cette pièce qu'il y avait la bibliothèque contenant ses partitions préférées.

Sur la cheminée d'un boudoir attenant se trouve un ancien rétable ayant merveilleusement gardé sa polychromie. Il semble dater de la Renaissance allemande et représente la béatification d'un évêque attendu dans un ciel pur par trois anges souriants pendant que se désolent sur la terre les fidèles de l'église. C'est, toutes proportions gardées, une œuvre d'inspiration double comme le célèbre enterrement du Comte d'Orgaz du Greco. Sur le côté, de très beaux sièges qui ne sont autres que des stalles d'église du temps de la Renaissance Espagnole.

Dans cette atmosphère d'art et de beauté, Richelot, aux côtés de la femme admirable qu'était M^me^ Richelot, vivait entouré des siens. Des trois filles qu'il a eues, deux furent jumelles; l'une a épousé notre charmant collègue Lemierre, en qui je suis heureux de saluer le digne représentant de la grande Maison Widal en même temps que de la belle lignée Richelot; il a trois enfants, une charmante jeune fille et deux garçons; l'un déjà est un studieux étudiant en médecine. Peut-être même son frère cadet voudrait-il continuer également la carrière familiale.

Leur tante, M^lle^ Richelot, perpétue l'effort patriotique digne de son grand nom dans l'organisation du Parti Réaliste Français. Sa sœur cadette, M^me^ Bragadir, femme de l'ingénieur si distingué, tout en collaborant également à l'organisation du Parti Réaliste, s'occupe de l'éducation de ses deux garçons, chez qui brille la vive intelligence du père.

Toute cette jeunesse, chez qui le goût de l'art et de la science s'allient si heureusement, entourait M. Richelot, tant à Paris qu'à La Bernerie. Là, sous le beau ciel de Bretagne, entre toutes ces promesses d'avenir, M. Richelot vivait, étonnant lui-même de jeunesse jusqu'au jour où dans ce site qui le charmait, à près de quatre-vingts ans, composant encore sa musique et ses beaux ouvrages, il fut brusquement arraché à l'affection des siens.

C'est là, Messieurs, une belle et longue vie qui, par sa pureté et sa grandeur, méritait d'être donnée comme un exemple et comme un encouragement à la grande famille médicale, au moment où plus que jamais elle a besoin d'honorer ceux qui sont dignes de son culte.

Paris. — A. Maretheux et L. Pactat, imp., 1, rue Cassette. — 41947.